L'historien qui ne voyait pas l'Histoire

■ Sous la forme d'un entretien, l'historien consacré Patrick Boucheron a commis, le 31 octobre, dans le très glucksmannien quotidien {*Libération*}[1] une analyse distanciée – c'est dans son genre – de l'inventif et courageux mouvement lycéen en cours et de l'effet indéniablement débordant qu'il a déjà eu sur l'important mouvement social en cours qui a pris sa suite. Loin de voir ce moment inédit comme potentiellement émancipateur, Boucheron l'inscrit, avec ce ton surplombant qui le caractérise, dans un moment « pré-autoritaire » installé dans la durée, c'est-à-dire contre lequel on ne pourrait rien. C'est avec intérêt que nous avons lu la réponse mordante que l'écrivaine Sandra Lucbert lui a faite dans {*Blast*}[2] et avec plaisir que nous la reprenons ici. – *À contretemps.*



1) Il fallait tirer le frein à main. *Libération* a tenté quelque chose : Patrick Boucheron. Ficelle grossière ; ficelle robuste. Voilà un *« intellectuel »* qui a célébré en Macron le nouveau Machiavel, a écumé devant les Gilets jaunes, a désactivé Louise Michel et la Révolution française pour l'ouverture des Jeux Olympiques. Avec tout ça, *Libération* s'est dit : lui, il saura ratiboiser l'Évènement. Ramener tout ce désordre aux proportions d'un dîner en ville.

2) Patrick Boucheron nous regarde donc de trois quarts, en pages « Idées » : il veut nous mettre en garde – « Le calme est la vertu des historiens, qui ne sont pas là pour jeter de l'huile sur le feu ». Immédiatement, Edwy Plenel partage : respire plus largement. Boucheron ne sera pas, lui, cet historien (du nazisme) qui rend lisible la trahison bourgeoise contemporaine : il saura redonner prestige moral à sa corporation – et à sa classe. D'ailleurs on ne l'y prendra plus, à se jeter tête la première du mauvais côté de l'Histoire. Il a retrouvé sa fameuse apesanteur critique – qui pèse très fort d'un seul côté.

3) Alors il le répète : ces lycéens sont joyeux et créatifs, leur cause est juste, et injustes les inégalités. De l'effervescence et de la dignité donc, un refus des services publics détruits, oui, un « niveau inégalé de répression » encore, mais : halte-là, il ne faudrait pas « croire que la violence émeutière est toujours émancipatrice ». On n'en est qu'à la deuxième réponse, il l'a déjà placé, le trope bourgeois : la-violence-est-toujours-mauvaise – même s'il est manifeste que, sans l'agitation et sa part de violence, il ne se serait rien passé. Habillons de lumière cette panique de possédant – avec plus de tact qu'au temps des Gilets jaunes. Car l'historien a appris de sa lamentable histoire – il occupe tout de même une chaire au Collège de France. Alors, il argumente, en technicien des insurrections : évidemment, si cette violence était prérévolutionnaire, là, on pourrait discuter. Mais il est historien, et l'historien voit mieux les couleurs que les enfants agités : le fond de l'air, voyez-vous, n'est pas rouge, il est brun.

4) {*Libération}* a trouvé ça tellement bon qu'ils ont extrait cette phrase en titre.

---

[1] https://www.liberation.fr/idees-et-debats/patrick-boucheron-notre-situation-historique-nest-pas-pre-revolutionnaire-mais-pre-autoritaire-20261031_NQPU366UOZF7BIP3HOG7D4EQYA/

[2] https://www.blast-info.fr/articles/2026/lhistorien-qui-ne-voyait-pas-lhistoire-par-sandra-lucbert-eUxm89hVTnydUNrb_QliyA

5) On le disait : c'est un virtuose. Le brunissement, au stade où nous en sommes : nul n'avait besoin de lui pour le voir. La situation était même devenue atrocement monochrome. Or ce mouvement a justement imposé une couleur nouvelle, une couleur qui fait son retour historique : le rouge. Le principe organisateur de la révolte en cours, sa nouveauté absolue : c'est sa radicalité – et ceci n'échappe à personne. Portrait du bourgeois en couleur manquante : Boucheron tente d'effacer le déplacement en cours – qui lui est insupportable. Pourquoi ? Il menace l'ordre bourgeois : les voix lycéennes qui rougissent le fond de l'air, il va falloir les recouvrir. Rancière vous dirait, Boucheron, que vous étouffez les « sans voix » qui viennent enfin de prendre la parole. Étroite, la bande de perfection morale sur laquelle vous marchez. Il ne fait pas bon écrabouiller le partage du sens dans les dîners du MondeDeLaCulture.

6) Tel est le fonctionnement de tout l'entretien : disséminer des traits du mouvement en les coupant de leur principe – qu'il faut ensevelir sous les bons sentiments. Malheureusement pour l'escamoteur, leur radicalité, les lycéens l'explicitent. Leur mot d'ordre : « Fin de l'époque contemporaine » est écrit en toutes lettres sur les banderoles. {*Libération}* en demande le sens. Réponse : c'est un « slogan cryptique et péremptoire ». Que Boucheron va copieusement reformuler – défigurer. La fin de l'époque contemporaine revendiquée par les lycéens, c'est en fait : la fin de la « démocratie libérale ». Que LaDémocratieLibérale soit devenue ce qu'elle est sous Macron ne lui arrachera aucun commentaire substantiel – l'ONU peut remballer ses alertes pour atteintes graves aux droits humains. Pourtant, Gramsci pourrait aider l'historien officiel. Ce moment « brun » qu'il fait voir à tous ceux qui l'ont déjà vu, d'où vient-il ? LaDémocratieLibérale n'est que l'épiphénomène de l'ordre capitaliste. LaDémocratieLibérale est le nom du système délibératif compatible avec les intérêts fondamentaux de la bourgeoisie. Tant que ceux-ci sont préservés, il est autorisé de délibérer. Dès que la délibération y attente : on bazarde le simulacre sans autre forme de procès. À ce propos, Brecht complète utilement Gramsci : « le fascisme n'est pas le contraire de la démocratie, c'est son évolution en temps de crise ». LaDémocratieLibérale livre sa vérité au moment où les intérêts bourgeois sont contestés : maintenant. Si quitter l'époque contemporaine, c'est refuser cette escroquerie politique, nous n'avons qu'à y gagner.

7) Une fois les figures véritables et radicales sorties dans la coulisse, Boucheron peut ramener sur scène les vieux polichinelles. Et d'abord : la merveilleuse inventivité de la gentille et pacifiée « société civile ». Si elle est un peu chamailleuse, par moments, si des heurts se produisent, c'est juste avec l'État qui exagère – parfois. « La société civile », elle, est étale et sans conflits internes. Le bourgeois la regarde avec affection, lui tapote la tête. Cette instance qui n'existe pas efface commodément ce qui existe : un champ de luttes qu'on pourrait subsumer sous l'appellation « lutte de classes ». Autre avantage, une fois posée « la société civile », arrive harmonieusement son terme complémentaire antagoniste : « la classe politique » –elle aussi indistincte. Là encore, escamotage de la réalité, car dans « la classe politique » se trouve une force qui prend en charge la lutte de classes que les lycéens assument pleinement. Cette force institutionnelle qui porte le rougissement et les projets de clôture d'époque : La France insoumise. Mais c'est justement elle, elle qui est partout, que Boucheron s'épuise à ne voir nulle part. Tout son effort ici sera de l'effacer. Et de pouvoir écrire sans rire : « pourquoi la gauche ne s'empare-t-elle pas avec vigueur de

cette question si fondamentale ? », ou encore « pourquoi aucun des leaders de la gauche n'a-t-il posé sur ces évènements une voix forte ? » La « gauche » ? Quelle « gauche » ? Ce doit être Glucksmann – pas la gauche, donc. La France insoumise doit être purement et simplement déniée, parce qu'insupportable au carré : c'est qu'au surplus elle pourrait arriver au pouvoir. Et s'en prendre (un peu) à la bourgeoisie.

8) À quoi rime cet entretien ? À nous faire redécouvrir les trésors rhétoriques de la panique bourgeoise. Les lycéens se sont sciemment levés contre la décomposition de l'ordre bourgeois capitaliste : eux comprennent ce que disent La Boétie et Rimbaud (et le disent aux micros). « Être résolus de ne servir plus », ce n'est pas un dîner de gala – et pas seulement pour qu'il y ait un plafond dans les salles de cours et une porte aux chiottes. C'est vouloir une autre vie, et se battre pour. Comme l'écrit Marx, autre auteur dont Boucheron n'a probablement pas entendu parler : « L'Histoire est l'histoire de la lutte des classes. » L'imaginer dépourvue de violence est un rêve de bourgeois. Les lycéens refusent explicitement le cadre néolibéral et son corrélat raciste. Ils veulent en finir et avec la dégénérescence où les a plongés le capitalisme, et avec la dégénérescence fasciste que celui-ci mobilise pour nous faire encaisser toutes les diminutions.

9) Le fond de l'air est enfin en cours de rougissement. À s'acharner contre cette vérité, Boucheron nous pousse à deux mains vers ce que seul le rouge peut combattre : le brun

10) Il rappelle cette phrase de Benjamin : « Que les choses continuent à "aller ainsi", voilà la catastrophe. » Et qu'un historien veuille à tout prix voir l'Histoire amputée d'une partie de son mouvement réel, en voilà une autre. À moins qu'il ne performe carrément une direction de l'Histoire, en voulant empêcher l'autre ? Catastrophe ne serait plus, alors, un terme suffisant.

Sandra LUCBERT

– *À contretemps* / Marginalia / novembre 2026 –
[http://acontretemps.org/spip.php?article1211]

AC